

Le cadavre d'une petite truite s'échoue sur mes lèvres gercées.

Flavie Chevalier, *Collage n° 1*, p. 55

RÉDACTION

Charlotte Moffet, *rédactrice en chef*
Mégane Leblanc, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Évelyne Ménard, *éditrice*
Karolann St-Amand, *éditrice*
Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *révisseur*

COMITÉ DE LECTURE

Arnaud Jean Gagnon, Hélène Laforest, Mégane Leblanc, ÉliSSya LéCuyer, Joëlle Marcotte, Christine Mont-Briant, Lilié Pons, Sepehr Rasavi, Madeleine Têtu.

AUTEUR EN RÉSIDENCE

François Guerrette

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Flavie Chevalier, Sandrine Comeau, Audrey-Ann Gascon, Camille Gascon, Sarah Gauthier, Thomas Génin-Brien, Patricia Houle, Léa Imbeau, Sophie Mathieu, Hugo Palmieri, Maxime Poignand, Emilie Pedneault, Iván Peña, Jason Roy, Myriam Vincent.

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Stéphanie Guité, *co-responsable*
Marius Visser, *co-responsable*

RÉDACTION WEB

Rachel LaRoche, *rédactrice web*
Eugénie Matthey-Jonais, *rédactrice web*

INFOGRAPHIE

Sophie Marcotte, *mise en page*
Alexis Penaud, *responsable du visuel*

COUVERTURE

Béatrice Dubreuil

ILLUSTRATIONS

Mélina Verrier
« Géométries du corps »,
Dessins au crayon graphite, 2019

IMPRESSION

Mardigràfe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·es en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).
3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 2000 mots; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder cinq pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .odt ou .md par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur·e doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·e participera. L'auteur·e doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'automne est le 1^{er} juin 2019.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com
www.lepied.littfra.com
@RevueLePied

Dépôt Légal, 2^e trimestre 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

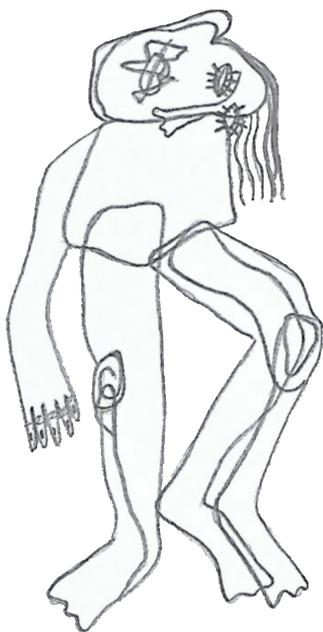
SOMMAIRE

Le Pied

[Revue littéraire]

Numéro 24, Printemps 2019

- 5** **Au lecteur : avant l'été meurtrier**
- 10** **MARIONNETTES SE VIDANT DU LANGAGE**
François Guerrette, *auteur en résidence*
- 14** **FAIT FRETTE**
Emilie Pedneault
- 16** **Une succession d'étés jaunis**
Audrey-Ann Gascon
- 20** **déchues**
Sandrine Comeau
- 26** **Errances**
Hugo Palmieri
- 34** **tsé.**
Léa Imbeau
- 40** **Fil de conscience**
Maxime Poignant
- 48** **Collage n° 1**
Flavie Chevalier
- 56** **vos mots nous berceront**
Patricia Houle
- 58** **foutre le feu**
Sarah Gauthier
- 62** **Expiation**
Camille Gascon
- 68** **at least we stole the show**
Sophie Mathieu
- 74** **Le sangue-wish**
Jason Roy
- 80** **FÉTICHE**
Thomas Genin-Brien
- 84** **Recette coquette d'une blague parfaite**
Iván Peña



Au lecteur : avant l'été meurtrier

Je peine à passer la corde usée de ma patience à travers le chas de l'aiguille. Tu effleures mes doigts pour apaiser le tremblement.

Les chaises de la salle d'attente ne sont pas conçues pour le confort. Les autres malades se lèvent, choisissent la porte de sortie. Je n'ai pas pris de rendez-vous, mais je reste assise : lorsque ta jambe se repose contre la mienne, plus rien ne me dérange.

Tu me dis le temps qui ne passe pas ne nous tuera pas non plus.

Je ne sais pas ce que c'est, mon problème.

Le docteur me parle de son expérience avec les filles comme moi, qui construisent parfois des choses, mais qui préfèrent les détruire.

J'ai voulu apprendre à tricoter avant la fin de l'hiver. J'ai fabriqué un foulard de la couleur de la terre et de ton regard, pour y mettre les mèches de tes cheveux. Tu as essayé, toi aussi, de t'y mettre. Tu n'as tissé que des toiles d'araignées, et je me suis prise dans chacune d'elles.

Je ne maîtrise pas la leçon, répète sans cesse les mêmes bêtises.

Je compte toujours les heures avant la sensation de l'été.

Bientôt le soleil invincible réchauffera notre peau dénudée et les morceaux de mangue sur la table du balcon. Une odeur de sexe, douce et meurtrière, envahira les espaces humides entre nos corps.

Le mercure monte au fil des jours et les eaux de ma cage thoracique atteignent le point d'ébullition. Elles me laissent friable quand elles s'évaporent.

J'ai besoin, désespérément, de m'abreuver à ta bouche, de connaître le goût d'agrumes qui couvre l'intérieur de tes joues.

Ce qui reste dehors pèle et transpire.

Ma crainte de prendre feu grandit sous la pression parfaite de tes mains qui murmurent maladroitement des je t'aime autour de mon cou.

Les silences de nos conversations sont meublés d'une confiance déraisonnable ; une confiance sincère, mais pas lucide. Dans le doute, je bois plusieurs gorgées d'alcool, avale plusieurs pilules dans la salle de bain.

Je retarde le moment de nos caresses, que tu espères encore.

En mon absence, le nœud coulant a fleuri.

MARIONNETTES SE VIDANT DU LANGAGE

FRANÇOIS GUERRETTE, *auteur en résidence*

nommer les choses leur jette des mauvais sorts

au contact de l'homme, les araignées
deviennent arachnophobes
elles aussi macèrent en ligne droite
vers la vie postlunaire

la vie simple
des chasseurs-cueilleurs de bactéries mangeuses d'espace

ce monde est le dernier arrêt
le premier
pour les passagers ayant
leur destin derrière eux, comme eux
je n'ai aucun souvenir du présent
seulement la certitude
d'être une bulle d'air dans l'eau des choses

une lumière sous-marine restée bloquée
à l'heure de sa naissance

un problème technique dans la machine à horizons

chez les espèces claustrophiles
Je est le nom
du parachute de chair
que le corps ouvre
dans les rêves sans possibilité de réveil

c'est mondial comme la laideur
en parler
fait circuler
le bégaiement des perceptions

Je devient Nous par hémorragies internes

aimer sous la torture
rend urgent le marché noir de bonnes nouvelles
dernier carburant
assez propre pour brûler
les parlements éventrés par
le va-et-vient des aveugles légiférant
sur la beauté

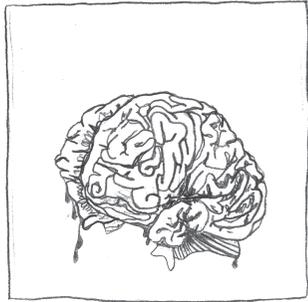
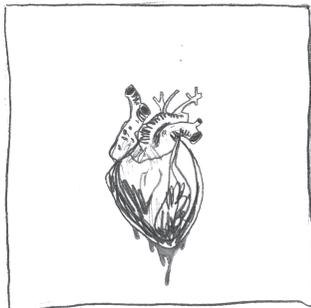
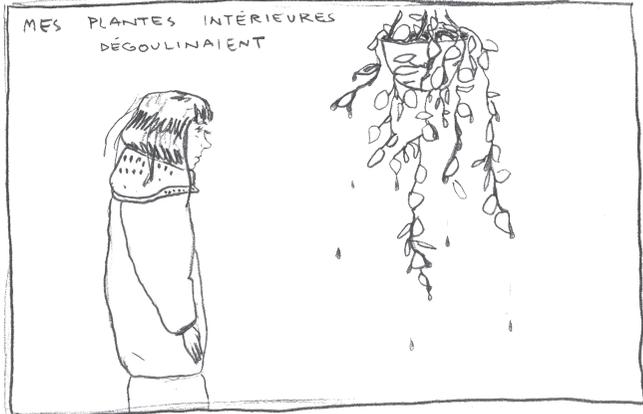
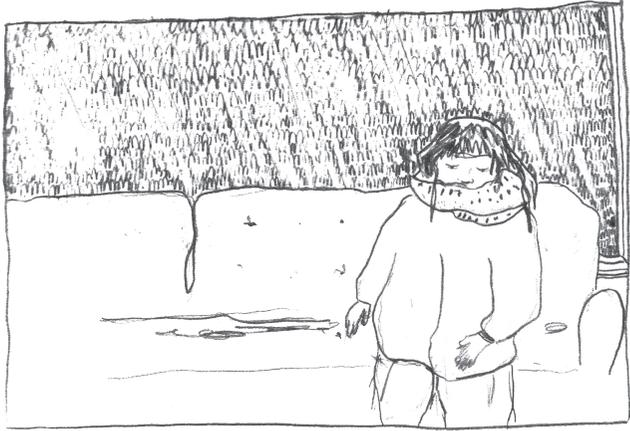
j'ai caché des balles à blanc dans les oreillers
les armes nécessaires gratuites
ont un prix : l'imaginaire

en avoir peur transforme
les colonnes vertébrales
en puits d'air
et les têtes
en tribunaux de marionnettes se vidant
du langage

FAIT FRETTE

EMILIE PEDNEAULT





Une succession d'étés jaunis

AUDREY-ANN GASCON

Mes souvenirs se couchent dans une maison au bord d'un lac. La maison est bleue, la maison sent la terre. Mes souvenirs s'y empilent en une masse informe, indistincte. Une succession d'étés jaunis, de pâtés de boue, de grenouilles à la peau visqueuse, de coquilles coupantes qui choient dans la vase au fond de l'eau.

Dans la cuisine, au centre de la maison, une tête de chevreuil empaillée regarde tout. Il nous observe et, par les grandes fenêtres qui percent les flancs de la maison, il fixe le lac et la montagne. Les yeux vitreux de la bête m'ont toujours fascinée. Petite, je demandais à mon père de me prendre sur ses épaules pour que je puisse flatter les poils drus, raides et piquants de l'animal.

Sous la tête du chevreuil, deux de ses pattes surgissent du mur et tiennent une carabine à plomb. Ce n'est pas l'arme qui l'a tué, mais elle y ressemble, et il la tient tendue vers nous comme une offrande.

La maison est faite de bois, les murs sont minces, les portes se coincent toujours. Souvent, un feu crépite derrière la vitre noircie du foyer, mais sans parvenir à nous réchauffer.

La maison est enfoncée dans une petite butte au bord du lac. Dans les années 80, mon grand-père l'a fait sortir de terre, puis il a construit un sous-sol en-dessous. Depuis ce moment-là, la maison mesure six pieds de plus, mais elle continue tout de même à s'enliser dans le sol argileux. Les murs de béton du sous-sol suintent, l'humidité transperce la chair et s'installe dans les os. Je préfère fuir dehors, dehors l'air est vif, la lumière est pleine, la peau respire.

Là-bas, même en juillet le soleil semble amorti. Le lac est toujours glacial et son eau claire nous laisse entrevoir le fond, même dans les zones les plus profondes. Les algues s'étirent vers nos pieds et les masses sombres et informes des poissons glissent sous nous.

Petite, j'étais très craintive, et je n'aime toujours pas laisser mon regard plonger vers le fond de l'eau. Entre les algues gluantes, les coquilles éventrées des moules jonchent le sol. Ce sont des moules perlières d'eau douce, mais aucune n'a jamais de perle à offrir. Je rêvais d'en donner une à ma mère, une belle perle que j'aurais trouvée moi-même, et c'est la seule chose qui me permettait parfois de braver ma peur des fonds pour y jeter un bref coup d'œil.

Plus j'avance dans l'eau, plus les profondeurs se brouillent. Les formes squelettiques des troncs

d'arbres gisant dans la vase semblent abriter quelque chose d'inconnu, d'inquiétant, qui peut surgir à tout moment. Été après été, je me laisse flotter sur le dos au milieu de la baie. Sur le dos, je ne vois pas le fond, je ne vois pas les formes sombres qui s'y agitent.

L'eau est toujours d'un calme plat, je sens les ridicules infimes des vaguelettes qui s'écrasent contre ma peau. Je me laisse flotter sur le dos, je ne regarde pas sous moi, c'est trop profond, ça me donne le vertige. Du milieu du lac, je vois la petite maison bleue qui se découpe de la lisière d'arbres.

J'ai passé tous mes étés ici. Mon frère a passé tous ses étés ici. Mon père a passé tous ses étés ici. Mes parents se sont rencontrés ici. Je prends racine dans les murs de la maison bleue et je calque mon souffle sur sa carcasse.



déchues

SANDRINE COMEAU

le déchirement de ta mère explique-t-il
cette propension à tout détruire

tu rampes
sans résultat
t'enfonces dans le bois décrépiti

chaque gorgée ravive
nos espoirs damnés

cesse
le contrôle est inaccessible

les écharde
pourrissent encore sous mes ongles
écorchent tes lèvres disloquées

tes gémissements se mêlent à mes aveux
cadencent le frottement de nos sexes

l'écho d'une voix entretient nos plaies

*baisez mesdemoiselles
encaissez
mais ne jouissez surtout pas*

j'aimerais qu'on nous pende
au-dessus d'un berceau

un enfant qui souffle
sur nos pieds meurtris



Errances

HUGO PALMIERI

À ma douce V.,

Levé tôt ce matin pour une aventure.

Le réveil repoussé jusqu'à sept : difficile lendemain de fête. J'étais aux feux d'artifice avec mes deux amis d'enfance – les jumeaux –, sur la place du marché de Saint-Jean-de-Luz. Nous restons dans l'appartement de plage, à deux cents mètres de l'océan. Hier nous nous sommes baignés. Sur le sable, les vagues sont énormes, on se fait emporter, et nous sommes le samedi dix-huit. On ne peut se tremper qu'entre les drapeaux bleus, le carré doré de baignade surveillée. Le plus jeune des jumeaux paye la nourriture de plage, churros et sorbets aux fruits. Nous prenons quelques photos, puis je fais une longue sieste à l'ombre du parasol. Le soir nous buvons du vin. Demain j'irai voir Grand-père.

Ce matin donc, je me lève le premier. Je fais du bruit en déjeunant, exprès, pour que les jumeaux se réveillent, pour leur demander de me conduire à l'aventure. Un peu plus au sud, la frontière. Ils me déposent à la gare, on se dit à bientôt et je monte seul dans le Topo, le train tout neuf d'une compagnie basque.

Le voyage commence véritablement quand on laisse le français à la porte. Ici on parle basque au mieux, ou espagnol. Mon billet en poche, le train part à neuf heures et trois minutes. Il ressemble à un de ces métros tout neufs d'une ville moderne, un tramway de luxe, en plastique, qui s'arrête à chaque village, à chaque hameau.

Berriz, Emua, Amaña, Etxebarri.

À chaque station les wagons se remplissent un peu plus de femmes et d'hommes prêts pour la fête : tout ce monde descend plus loin pour la Semaine Folle. La bousculade, un flot de bérets, de foulards et de fanions rouges, blancs, noirs, une cohue qui s'apprête à déferler sur la ville et ses bars pour y profiter du vin, des taureaux et des chansons. Les gens ornent leurs phrases avec de grands mouvements de mains et, pour la première fois depuis le départ, je me sens petit. Mon regard se fixe sur l'extérieur, le paysage qui fonce, les gares étroites qui défilent, sur les voyageurs qui attendent aux quais, montent, descendent, discutent, ou perdent leur attention dans le vide. À ma fenêtre apparaissent cinq vieillards, appuyés sur des cannes de bois, qui hochent la tête à tour de rôle. Ils débattent, assis sur un banc, deux d'entre eux portent le béret, le train repart, ils disparaissent.

Sous les collines vertes, une pause. Devant les fermes et leurs chèvres blasées, quelques arrêts. Nous fendons l'humidité marine de l'air salé. Sous la berceuse du rail, je m'endors.

Réveil en sursaut avec la crainte d'avoir manqué la sortie.

« Quand faut-il descendre, pour la correspondance ?
— À la prochaine station. »

Soulagement. Quelques minutes plus tard je bondis d'un train à l'autre pour creuser l'arrière-pays un peu plus.

Terminus, Bilbao.

La ville chaude et son pardessus de nuage. On se dénude dans les rues piétonnes bordées d'immeubles bleus, sous la bande grise du ciel là-haut. Des fragments de toits forment des crevasses exiguës dans lesquelles je m'engouffre. Elles me dévorent, et leur ombre explose quand un parc surgit enfin comme une clairière, comme une jungle dans une carrière poussiéreuse.

Assez d'argent pour manger et prendre un café solo, accompagné par d'autres flâneurs et enfants. À l'ombre des arbres de la terrasse les touristes parlent

de leur vie, de leurs petits soucis, des vacances presque finies. Les conversations plaintives confirment ce que je pensais déjà. La vie, avec son passé abouti, ne peut être que parfaite, et ce moment présent où je t'écris demeure influençable. Aucun choix ne saurait être une erreur, aujourd'hui l'aventure me berce autant qu'elle me secoue. Une glissade dans un navire de papier plié, sur un fleuve lisse comme un miroir, et je rame parfois pour espérer éviter une roche, mais surtout, je me laisse porter, en transit sur l'eau limpide.

« Que faut-il voir, dans le quartier ?

— Ohlala ! Le musée ! ».

Sous les galeries le moderne caresse l'ancien, cet amant malade dont il faut prendre soin, et l'acier fond sur le pavé. L'excitation rendue muette par l'intimité de la chapelle fraîche, dans laquelle Picasso couche avec Le Corbusier, autour d'un art flou qui prêche la beauté, la jouissance, la vitalité. Les salles doucement s'exhibent, alanguies, sous l'architecture sensuelle des jeux de lumière et d'ombre. Des aventures, somme toute.

Breton, Duchamps, Kandinsky, Dalí.

Inspiré par le musée ! Le soleil grésille. Le temps devant moi s'étire. J'explore.

Mes emplettes : ce carnet, ce stylo, et j'espère que la robe te plaira.

Je poursuis la ville. Le chemin, ce trajet mental qui m'aurait conduit à l'hospice pour aller voir Grand-père et qu'il me semblait pourtant avoir enregistré, sombre désormais dans le flou de mes errances. Mes pas hésitent dans les faubourgs, pris dans l'étau des murs de briques, le long d'une rue qui rampe vers un escalier de fer. Un fleuve froid serpente, lèche et mouille les bas-fonds, les sex-shops, les épiceries sales, les junkies et les clochards. Le chemin cesse alors de monter, et je ne regrette plus l'errance, je me perds dans la contemplation.

Sous moi, la ville.

De vieux édifices de pierre écrasent des rues sinueuses qui ne cherchent qu'à prendre la fuite, étouffées par la poussière. Mais surtout, au loin dans la campagne, je vois.

Je vois les tuiles rouges, les poutres, les solives perçant les murs de chaux. Je vois les briques sur lesquelles se détachent d'anciens volets de bois et leurs écailles de peinture, et l'éclat blanc des pierres de taille, lancées comme des dés sur le tapis vert de l'arrière-pays. Partout je vois des fleurs, et les pentes douces de ces toits qui n'en finissent plus de tomber, remontant parfois le long d'un vallon. Les champs frôlés par des

rails, des routes, des chemins de terre – cette lande allongée aux bras des rivières, gardiennes d'embarcations de pêche. Et encore plus loin, je vois des clôtures de fermes, une myriade de potagers fertiles, d'où jaillissent céréales et haricots verts, et des pointillés de violettes disséminés.

Au bout de l'horizon la mer me calme, me fait oublier que le temps passe vite. Je suis épuisé par les errances de cette journée qui a commencé si tôt pour se terminer presque trop tard, dans la chambre de l'hospice. Je quitte les hauteurs.

L'escalier redescend et je retrouve le trajet, celui vers Grand-père. Je longe les rails de tram pour arriver dans le bon quartier.

Dans la chambre grise il n'y a pas d'air. Il n'y a que ce vieux bonhomme aux cheveux blancs ébouriffés qui sourit et lève ses yeux bleus comme deux drapeaux de plage. Et il y a moi qui ouvre la fenêtre pour respirer. J'étouffe.

Nous parlons peu, prenons quelques photos, faisons quelques silences. Grand-père doit détendre ses bronches, ruinées d'une vie à travailler au fond d'une mine. Il me les raconte parfois, lentement, ses histoires, en me montrant des photos usées qu'il tire d'une boîte à biscuits, et j'aime l'écouter. La guerre, les vieux amis morts très jeunes, le franquisme, les

lettres de ma grand-mère, que je n'ai pas connue, les ancêtres, le baptême de maman : des remontées vers le passé pour attraper une dernière anecdote familiale, souvent la même, parfois différente, autour d'un thé.

Puis les adieux. Grand-père et moi nous donnons l'accolade, la bise, et soudain les yeux bleus tombent sous la mer, l'accolade devient triste, comme ça, en quelques secondes. Des larmes, car je ne pense pas revenir, et lui, il n'est plus certain de rester. Un dernier regard, un signe de main dans l'entrebâillement de la porte.

Bon voyage, bonne chance, à bientôt.

Déjà parti. La ville à l'envers et le train, encore, pour retourner à la gare où m'attendent les jumeaux, puis la route vers mon village, si longue. Je m'endors à l'arrière. Nous traversons la région de l'enfance, de l'initiation, de ma disparition.

Se déraciner.

Facile. Malgré moi, ça glisse presque tout seul, sans effort. Une vie installée ailleurs, dans un pays étranger, où je t'ai rejointe. Un moi qui repousse dans une terre nouvelle, une bouture près de toi.

Mais quand je retrace mes pas, ces rails, et cette longue route, mon passé mort revit un peu, fébrile, triste, angoissé. Je trace un chemin pour ressentir, pour progresser toujours plus – car il faut, voyons ! –, et pour oublier, surtout. Me donner le droit de perdre les choses que je pensais inestimables, sans avoir eu le temps de me justifier, de comprendre. Fais-je pour le mieux ? Pour le futur ? Penser que ce n'est pas une fuite, pourtant les liens sont coupés, et ce futur, qui est encore étranger, cherche à fleurir dans l'étrangeté du passé perdu. Et le passeur de fleuve, comme ce billet de train, ma douce, n'a qu'un seul tarif : immuable, imparfait.

Et pourtant quelle joie d'avoir quitté l'enfance pour se lancer dans cette étrange vie-là !

Le long de toi maintenant je grandis, une liane sauvage glissée sous la douceur de tes bras. Nous nous retrouverons sur les mêmes eaux, lisses comme un miroir, pour un bout de chemin ou pour une longue aventure, dans un navire de papier plié sur un fleuve, dans un train tout neuf qui caresse le pays.

À toi toujours,

S.

tsé.

LÉA IMBEAU

hiii que hen
oulalalala tsé
y'en aura pas d'facile tu t'dis.
hen
difficile
tu.
oui c'est hen
c'est difficile
tu t'dis
rough.
mais comme
ça va tsé
ça va.
des fois c'est comme
heille wô
mais tsé tu veux là
mais c'est.

pis criss tu t'dis
calvaire de criss
pis comme
t'as raison là.
l'affaire là c'est que
c'est d'même
tsé.

c'est d'même c'est d'même
toujours pareil.
tu t'lèves
t'as rien faite encore là
tu t'lèves pis tsé
c'est lourd
toute est hen
tsé c'est
ça pèse.
c'est rien comme
mais tsé
toute pèse.
la journée
t'as rien commencé là
t'as rien faite
mais c'est rough.
pis tsé tu l'sais comment qu'ça va être
tu l'sais
un coup d'pelle dins dents.
rough.

pis criss
peut pas rien faire
c'est d'même tsé.
c'est difficile
mais comme aweille y faut là
pas l'choix
on s'en sort pas.

pis tsé tu veux ben crier
c'est ça
c'est juste ça qu'tu veux
gueuler.
tsé faire comme
heille wô là
ça va faire criss.

mais les gens
les gens
y comprennent rien.
les gens y disent tout l'temps
une boule
c't'une boule dans l'ventre que t'as.
mais c'est
c'pas ça tsé.
tu t'dis
heille non
c'est
c'pas ça.

c'qui arrive là
c'est
y'a pas assez d'place dans ton corps.
ta peau est
est trop p'tite

ça respire pas
t'es comme hen.
c'est
tsé
pogné.
t'es là pis
tou'é bords tou'é côtés
t'es
t'as
t'as pas de slack.

pis ça étire pas comme.
tu pousses
tsé tu tires
mais ça fait rien.
tu continues d'étouffer
dans ton gros criss de sac ziploc.

ça brûle même
des fois.
des fois
c'est comme
toute ta peau
a brûlé.
pis tes ch'veux
tes ch'veux aussi y sont comme

de trop
tsé.
c'est comme
non
non
trop de
tsé.
tu voudrais
qu'y en aille pu.

pu rien pantoute là.
pu d'ch'veux pu d'peau
pu d'lumière pu d'son
pu rien.

pis les gens y sont là eux autres
y sont là
y t'checkent aller
y te r'gardent brûler pis gueuler
pis y continuent d'dire
une boule.
câlice.

mais tsé
les gens y sont dans l'champ pas mal.
c'est plate là
mais c'est d'même

peut pas rien faire.
c'est ça pis c'est toute
pis
pis c'est correct
c'est correct pour vrai
c'est correct.

Fil de conscience

MAXIME POIGNAND

Alice se sentit tomber comme dans un puits d'une grande profondeur, avant même d'avoir pensé à se retenir. De deux choses l'une, ou le puits était vraiment bien profond, ou elle tombait bien doucement ; car elle eut tout le loisir, dans sa chute, de regarder autour d'elle et de se demander avec étonnement ce qu'elle allait devenir.

Lewis Carrol

Le mouvement se fait de haut en bas, le long des actualités, et les bras m'en tombent les premiers lorsque je lis que Mark Zuckerberg en personne, le maître du nouveau pays des merveilles, s'excuse devant le Congrès américain — « c'était mon erreur et je suis désolé » — oui, et c'est des millions de données volées, on ne visualise pas forcément, bien sûr, des millions de petites vies privées, et on ne sait pas trop qui a fait quoi, qui a raison ou qui a tort, et la plupart s'en foutent plus ou moins alors le flot continue — pourquoi ? eh bien à en croire cette bonne vieille et poussiéreuse station de Radio-Canada, « les développeurs d'applications mettent à profit une composante du cerveau qui consiste à être accro à la nouveauté », bon, la dopamine dans les transmissions cérébrales, les vannes ouvertes aux infos qui nous

submergent peu à peu sans faire trop de vagues, à moi d'y plonger aussi, car si on veut écrire, il faut couler jusqu'au fond, n'est-ce pas, retenir son souffle et fouiller dans tous les recoins un peu bizarres, c'est Balzac, notre maître à tous, qui le dit : « quelque nombreux et intéressés que soient les explorateurs de cette mer, il s'y rencontrera toujours un lieu vierge, un antre inconnu, des fleurs, des perles, des monstres, quelque chose d'inouï, oublié par les plongeurs littéraires », bon, il parlait d'autre chose, certes, ou peut-être pas au fond, puisque tout semble se passer ici à présent, un post de L'œil médiatique par exemple, « Dany Boon parle des jeunes en caricaturant mais il n'a pas tort... », et le gars dit que les réseaux sociaux rendent les jeunes cons, et qu'il faut lire des livres à la place, alors je jette un œil à l'arrière du premier livre qui traîne, c'est celui d'Emmanuel Carrère, *Le Royaume* : « À un moment de ma vie, j'ai été chrétien. Cela a duré trois ans. C'est passé », intéressant, mais j'ai pas le temps, l'amour ne dure plus trois ans, même pour le Christ apparemment, il ne dure même plus le temps d'une phrase, celle d'Every Animal Matters, qui me demande d'être un protecteur des animaux et qui me montre un chiot ensanglanté, seul dans un boisé vague, mais déjà Marylou partage l'avis d'On ne se fera pas d'amis, « à Montréal, y a pas de xénophobie, mais de l'hypocrisie... et la soupe tonik ! » et elle ajoute :

« Parce que c'est tellement vrai ! Arrêtons cette hypocrisie ! », pas le temps d'écouter, je sais même pas vraiment de quoi on parle ni ce qu'est la soupe tonik, c'est fou n'empêche, mais avec un peu de chance j'éviterai l'abrutissement dans et par la folie, comme ce Chapelier qui s'est laissé empoisonner au mercure, le nez courbé pendant sa vie aliénante de travail méticuleux, cet artisan qui se rend compte maintenant qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps, et que chaque jour doit être fêté comme un non-anniversaire quand chaque *vrai* anniversaire pèse un peu plus sur le regard, mais déjà Antony nous partage ce que Just Amazing Things nous présente : un PC de gaming à 15 000 dollars qui serait le rêve de chaque joueur, Samuel y laisse un message énigmatique, à grand renfort de majuscules, « c'est TELLEMENT INUTILE MAIS C'EST OKAY ! C'EST DU PORN PAREIL », et le même Antony partage aussi une vidéo de VICE sur le recyclage du CO2 en Australie, et ça me fait bien sourire, comme sourirait le mystérieux Chat du Chester avec ses punchlines inquiétantes de celui qui a d'autres chats à fouetter et qui disparaît dans la nuit en n'y laissant que ses dents dont la forme se confond avec le croissant éclatant de la Lune, ce sourire des émojis qui commentent des pétitions sponsorisées par le NPD pour des logements sécuritaires et abordables, sponsorisées par Amnesty International pour

demander aux USA et à Donald Trump d'arrêter de détenir des enfants à la frontière, je signe, un peu comme on prend la fuite, et sponsorisées par la Humane Society International — Canada, qui en lettres capitales avertit « TIME IS RUNNING OUT / LE TEMPS FILE », et c'est trop énorme de voir qu'ils choisissent un lapin blanc pour urger les conservateurs de soutenir la loi S-214 pour des cosmétiques sans cruauté animale, ils choisissent *le lapin blanc* et il ne lui manque alors que le tic-tac de sa montre à gousset pour que l'on mesure bien le fait que ce lapin de notre enfance, on l'a foutu dans une cage pour lui brûler la peau et les yeux, et qu'on a ensuite maquillé nos remords avec des produits qui nous font vite passer à autre chose, et d'ici là je finirais peut-être aussi comme ce lièvre amphétaminé à l'os et défoncé au sucre, la plus efficace des poudres blanches, celle qui lui fait briser les horloges du temps en y foutant du beurre pour bien huiler tout ça, parce qu'il n'en a plus, du temps, il a toute sa vie à rattraper et à brûler le plus vite possible, c'est Jack Kerouac qui le dit : « les seuls gens qui existent sont ceux qui ont la démence de vivre, de discourir, d'être sauvés, qui veulent jouir de tout en un seul instant, ceux qui ne savent pas bailler » oui oui oui parce que « parce que les seuls gens qui m'intéressent sont les fous furieux, les furieux de la vie, les furieux du verbe, qui veulent

tout à la fois », et c'est comme ma grand-mère qui nous partage une vidéo *déjà* partagée par mon *autre* grand-mère : c'est le poème « Enivrez-vous » de Charles Baudelaire, lu par Serge Reggiani — « il faut être toujours ivre, tout est là ; c'est l'unique question » — il y a pour ça le vin, la poésie, l'amour, accessoirement la vertu, mais aujourd'hui il y a autre chose, pour s'enivrer on a trouvé mieux, plus rapide, plus abrutissant, plus exaltant, mais il faut l'embrasser complètement, « pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans cesse », pour oublier le tic-tac incessant de la montre à gousset qui nous colle à la peau — « je ne connaissais pas (emoji surpris), c'est tellement beau ! » commente-t-elle en-dessous — elle aura presque réussi à me faire pleurer, ma grand-mère, qui nous partage par ailleurs une vidéo expliquant que la Suisse est le pays qui gérerait le mieux ses déchets (« bravo les Suisses ! » — et en effet bravo, mais quel pays curieux que la Suisse tout de même), et qui s'intéresse à une causerie littéraire autour du dernier livre de Nancy Huston, mais je me demande au fond quel est le pourcentage des gens qui s'affichent « intéressés » et qui y vont vraiment, à ces événements ; on est tous un peu intéressés, mais entre-temps on se rappelle qu'on peut mourir à tout moment, par accident, par inattention, alors y a des

priorités, c'est bête de dire ça comme ça, je perds le fil mais je sais juste que s'il faut mourir eh bien ce sera en perdant dignement la tête, comme l'As de coeur que j'étais, enfant, déguisé pour la kermesse de l'école primaire, cet As de coeur que je veux rester parce que ce qu'on ne dit jamais, c'est qu'il risquait sa vie à peindre les roses, sa vie pour des roses, cette vie qui ne tient plus qu'à un fil, celui des soeurs Parques de la vie et de la mort, jusqu'à Pâques à temps pour la résurrection, celui d'une mère qui a manqué d'empoisonner son fils avec du savon liquide, celui de One Step for Animals qui poste le même appel depuis des mois pour au moins pouvoir sauver quelques poules : « I love animals ! I'll click to help », j'aime les animaux, mais j'ai déjà cliqué pour aider et puis voilà ce fil encombré par la Cinémathèque québécoise qui ajoute l'événement « Soulèvements : *I am Cuba (Soy Cuba)* de Mikhaïl Kalatozov » — des amis sont intéressés, et Martine écrit « Quel film » en commentaire avec un point à la fin ; et la Cinémathèque ajoute des classes de maîtres d'un certain Paul Schrader — des amis sont intéressés (« tu devrais ! ») ; et elle ajoute aussi (« à la demande générale ») le film *King Lear* de Jean-Luc Godard — des amis sont intéressés, d'ailleurs je vois que Louis-Jean est tout le temps intéressé ; avec Woody Allen comme acteur, c'est un film qui est décrit ainsi : « l'histoire se passe après Tchernobyl... si tout est rentré dans

l'ordre, l'art n'existe plus », l'art n'existe plus, ça je sais pas, mais ce que je sais, ce que je sens, c'est ce flux implacable qui passe au travers des vies, et ces vies qui s'y accrochent malgré tout, qui s'embrasent de plus belle jusqu'à cette explosion délirante de tout, et moi dedans, une bonne fois pour toutes.



Collage n° 1

FLAVIE CHEVALIER

Branches mortes. Cet arbre ne s'élèvera pas au-dessus de moi. Poissons crevés. Scintillant dans la vase, emballages de gâteaux secs.

Oh sinnerman, where you gonna run to ?

Sinnerman where you gonna run to

Where you gonna run to ?

All on that day

Un carillon sourd. Les bières en grappes dans mes mains cadencent Montréal, vile et dépressionniste : un mauvais poème que mes bottes lèchent en assoiffées. Montréal, « Capitale de la douleur », rebaptisée sous le régime colonial de novembre. Éluard – on dirait un nom d'oiseau. Le reste est poésie.

Qui a de meilleures dents, le sang ou la pierre ?

We got to run to the rock

Please hide me, I run to the rock

Please hide me, run to the rock

Please hide here

All on that day

L'air anatomique endigue mes sinus tandis qu'un goût de sel et de fer imprègne ma langue enflée. Je garde le cadavre d'une truite dans ma bouche. Ses écailles irritent mon palais et mes châteaux en Espagne. La nausée, « trouble noble », le manège des grands chevaux malingres sur lesquels je suis perchée. Le plastique souple de leurs rênes me lacère les doigts. Les six bières frappent mes cuisses et dénoncent le mensonge.

Mea culpa.

Voulez-vous que je parle de moi ? Moi qui ricane.
De qui est-il question quand il est question de moi ?
Qui est-ce, Moi ?

« Un Hostie de comique », avait répondu Mille Mille à Châteaugué et ses deux petits couteaux enfoncés dans la jugulaire. C'est bien moi. Sous l'averse de fiente, dans la peau de calcaire.

Je pose mes bières par terre. Six blondes. Trop lourdes pour mes dix doigts ; trop lourdes pour ma vie amoureuse, imagines-tu ? Tu ricanes. Ou encore moi ? Je ricane. Un drapeau, un lambeau sanglant à la fenêtre. Je ris jaune l'instant d'après. La fuite de mes six blondes dans l'escalier. Les salopes, je me dis. Elles veulent sacrer leur camp.

L'humour amer, dissonant, tinte les vêpres. Un flottement entre le néant et personne à cette condition qu'il y ait du vent.

*But the rock cried out
I can't hide you, the rock cried out
I can't hide you, the rock cried out
I ain't gonna hide you there
All on that day*

L'une d'elles, percée, se vide à mes pieds et projette un jet puissant qui m'asperge sans rien épargner. Avant que je ne puisse trouver la coupable, elle finit de me pisser dessus. Je lèche mes lèvres et barbouille sur mon front la bière qui dilue la sueur, me signe, me singe. Ricane.

Lieu commun sur lieu commun, je gagne au concours des circonstances. Moi, enfer rêvé qui porte mon nom par hasard. Moi, angoisse de mon nom de hasard.

Les fugitives maintenant immobiles. Mouillées. J'en prends une, puis deux finalement. J'entre chez moi, croise ma fureur, assise sur une chaise. Elle surveille les enfants de Mars qui jouent au salon, les mains pleines de la farce vidée du cochon. Faisons mine de nous ignorer.

Boue de mots sortant de mon corps qui n'est à personne déserté, je m'installe dans le bain avant d'y faire couler l'eau. Bois ma bière dedans. Comment échapper à cette broussaille de mes rêves qui prolifèrent autour de moi ?

« La nausée est un trouble noble » disait la putain justement, dans le film d'Eustache. Elle me rappelle Médée. « Comment fais-tu pour vivre dans les ruines de ton corps avec les fantômes de ta jeunesse nourrice ? Apporte un miroir », avait-elle dit.

I said rock

What's the matter with you rock ?

Don't you see I need you, rock ?

Good Lord, Lord

All on that day

Voulez-vous que je parle de moi ? De ces mains-là, les miennes, les mains, ô combien gercées rougies usées de la barbare ? Je veux déchirer l'humanité en deux et demeurer dans le vide au milieu. Moi. Ni femme ni homme.

Qu'avez-vous à crier ?

« La déglutit des déglutis » c'est moi, et c'est moi qui le dis. Avec du charme sans pareil, sans histoire. Sans

histoire tout court. L'oubli menace de collaborer avec ceux qui font de moi une Cassandre sans prophétie; ceux qui me crachent dans la bouche. Qu'avez-vous à crier ?

Des vagues à l'âme, je nage à contre-courant. Mal de mer. Jamais je ne froisse l'eau du bain.

*So I run to the river
It was bleedin', I run to the sea
It was bleedin', I run to the sea
It was bleedin', all on that day*

Sous les mers d'huile dont la surface ne se trouble jamais, tremblent pourtant des sangs d'encre. Je trempe dans le proverbe, ma tasse de thé, mon bain vert, pers, homophone. À mes heurts.

*So I run to the river
It was boilin', I run to the sea
It was boilin', I run to the sea
It was boilin', all on that day*

Sous les mers d'huile tremblent les sangs d'encre. Pourtant, jamais je ne froisse l'eau du bain. Je pose le diagnostic. Dépose le premier corps mort au pied de la baignoire. Et si je m'en coupais un ?

« Un pied en moins, c'en est un dans la tombe ! » De mauvais goût, selon le comité. Et si je le vendais dans une boucherie pour anoblir la chose ? « Ceci est mon corps, mangez-en tous ! » Amen. La couronne d'épines, le bonnet d'âne. Tu es têtue, ma mule. Ta tête me tue, l'émule.

*So I run to the Lord
Please hide me, Lord
Don't you see me prayin' ?
Don't you see me down here prayin' ?*

Je me campe devant le miroir. La réflexion qu'il m'inflige est familière. Mon dégoût se pose sur mon reflet comme autant de fois le pinceau du pointilliste sur sa toile. C'est le supplice de Seurat.

Je ricane. Elle aussi, là devant. La voici qui se campe la putain devant le miroir. Voici l'or de la Colchide qui obstrue les pores de sa peau, plante dans sa chair une forêt de couteaux. Elle crie toujours. Avez-vous des oreilles pour ce cri ?

Je soupçonne Narcisse, pitoyable, d'être pendu par son cou. Le chuchotement des tuyaux tordus, quand je le laisse tomber, ne fait rigoler que ma salive chaude le long de la paroi de l'évier. Sa surface, loyale, tient sa

promesse de ne jamais rien renvoyer : aucune image,
aucun souvenir, aucun supplicé.

L'évier tente en silence d'avaler mes yeux. Du temps
distendu.

But the Lord said

Go to the Devil, the Lord said

Go to the Devil

He said go to the Devil

La lumière fond sur moi, me cire comme le sébum
amer sur les fruits oubliés. Traits baroques, angoissés.
Comment fais-tu pour vivre dans les ruines de ton
corps ?

Elle brûle. Riez.

Je veux vous voir rire.

Mon spectacle est une comédie. Riez.

Je ricane. Elle aussi.

Je ricane ?

Venez, Médée.

Sorcière.

Qu'est-ce que la fierté, déjà ?

Je tire la langue à mon reflet.

So I ran to the Devil

He was waitin', I ran to the Devil

He was waitin', ran to the Devil

He was waitin', all on that day

Le cadavre d'une petite truite s'échoue sur mes lèvres
gercées.

vos mots nous berceront

PATRICIA HOULE

l'air de la cuisine de ma grand-mère à l'heure de la sieste quand le soleil frappe le lavabo où on lave les enfants. en fait cette poussière qu'on voit dans les rayons de soleil et qui s'accroche aux plantes grasses, elle est importante, elle va se plaquer sur les surfaces couvertes de cette saleté si caractéristique des maisons de personnes âgées et des cuisines avec leurs particules suspendues – le dessus des électroménagers devient un peu collant, jaunâtre à la longue, les couvercles de plastique rancissent. mon dégoût enfantin.

j'aime quand les gens éternuent je leur souris après

les odeurs d'églises qui me reviennent dans les endroits cérémonieux – une salle immaculée de musée et sur les murs des vidéos de danse dans la neige de Françoise Sullivan. je m'attends à voir un bassin d'eau bénite avec une petite éponge pleine de coliformes laissée là pour qu'on la touche je vois les organismes unicellulaires qui pourraient y avoir vécu – l'air est âcre il y a les chœurs la texture du manteau de fourrure de ma grand-mère des bouffées d'encens tiède. je fais des pliages avec le livret de prières en attendant que ce soit ma toune, le gloria ou l'agneau de dieu qui enlève les péchés du monde, les portes de bois se ferment avec surdité sur mes paupières et les échos de voix du prêtre congolais.

mes paysages sont remplis de femmes

cinq ans plus tard je rêve encore à la petite maison – toute petite presque un cinq et demie je le raconte toujours avec un sous-sol en ciment difforme jamais terminé. la nuit j’erre dans ses pièces aux meubles manquants parfois les tapis sont même arrachés découvrant un plancher blanchâtre albinos visqueux et dans les coins je serre leurs corps fripés j’écoute leur dernier souffle ou je me prostitue pendant que ma grand-mère flasque repose dans le bain. se réveiller en pleurant le soleil se lève et il faut déjà me ramasser ; je ne m’habitue plus à l’air moite.

on remplacera
les framboisiers de mon grand-père
par trois condos en granite

foutre le feu

SARAH GAUTHIER

j'avale ces confettis charbonneux
brûlures clandestines
les méduses cautérisent
l'indocilité de ta bouche

une vaguelette inhibée
au fond de ma gorge
s'enroule autour
d'un tison

il pleut sur l'ébauche de ton sourire
acide
s'étioler par rasades
au centre de nos liaisons

j'avance givrée
du bout de l'ongle à la racine du cheveu
furète entre veines et tissus
l'ancre se pose sur un grain doux-amer

je me garoche derrière toi
j'apprends courir sans les muscles
 du sable plein les dents
 genoux froissés

j'oublie
la signification du Nord
le goût de la terre quand je lèche ton cou
le nombre de mètres entre ici et là
le temps qu'il faut pour déraper joliment

ta route fraîche
goutte à goutte sur ma langue je
l'attrape et la plie
piétine ses contours de sel
me laisse ensevelir

ma physionomie accidentée peine à te suivre



Expiation

CAMILLE GASCON

On aimerait tous, parfois, sortir de notre retenue d'usage, se déborder sans crainte d'être jugé. Certains acteurs peuvent, s'ils ont un peu de chance et beaucoup de talent, jouer un rôle qui leur permet de laisser émerger des humeurs habituellement endiguées par un surmoi bien entraîné. Bien sûr, ce sont des professionnels, mais cela demeure tout de même un jeu dangereux. Rien ne garantit qu'il n'y aura pas quelques fuites lorsqu'ils quitteront la scène. Cependant, pour le commun des mortels que nous sommes, aucun espace n'est prévu pour autoriser son Caligula intérieur à surgir sans crainte d'un bannissement de la société des braves gens.

Il existe tout de même une petite tranche de la population qui a atteint une renommée suffisante pour avoir le droit de déverser quotidiennement une certaine dose de férocité sur son entourage. Robert a, sans contredit, gagné sa place dans cette classe à part. S'il se retient de hurler des insultes à sa cour, il profère tout de même chaque jour des commentaires acerbes, toujours à voix basse – mais sans gants blancs – à son assistante qui se charge docilement de les transmettre à chaque département concerné. Habile, il parvient devant les médias à entretenir sa persona

d'homme calme et sensible, drôle et songé, humain aussi – sans être réellement accessible puisqu'un peu hors du monde, comme tout génie consacré.

Jusqu'à l'été dernier, Robert enchaînait les spectacles, des commandes surtout – un opéra à New York, un ballet à Toronto, un Shakespeare à Stratford, un spectacle de cirque en Chine orientale –, pensant parfois qu'il était en salle pour mettre en scène l'acte un de *Coriolan*, alors qu'il devait construire le dernier tableau de *Frame by Frame* d'après l'œuvre de Norman MacLaren. Les effets de l'un se retrouvaient ainsi dans une scène de l'autre et tous criaient à l'illumination. Mais lui savait qu'il n'était plus gagné, depuis longtemps déjà, par l'impression d'exaltation liée à la découverte, au vertige de la transcendance. Il s'était résigné à ne pas revivre cet état, jusqu'à ce qu'un ami l'invite, au milieu de l'été dernier, à un match de lutte semi-professionnelle de la IWS en banlieue de Québec, question de lui changer les idées. Robert passait un très mauvais été. Il s'y rendit, non sans une pointe d'ironie devant la perspective d'assister à un spectacle aussi trivial, mais peut-être aussi un peu intéressé de voir des corps suintants et à demi nus. Le match opposait alors le géant Omer Marchessault, de Québec, en combinaison blanche serrée – qu'il convenait bien sûr d'encourager à s'en arracher les cordes vocales – à Low Ki Gauthier, le petit, mais vif,

Montréalais tout de noir vêtu accueilli par la foule d'un TUE-LE bien senti. Lorsque les deux hommes se jetèrent l'un sur l'autre et entamèrent leur chorégraphie virile, Robert fut subjugué. Il voyait là le théâtre dans sa forme la plus brute. Devant une pantomime aussi limpide, où les traits physiques des protagonistes prédéterminent les rôles, Robert repensa au spectacle-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom. Il comprit alors quelque chose qu'il se garda bien d'avouer, mais resta fasciné par la scène qui se jouait sous ses yeux.

Cet été-là, il retourna à chaque occasion assister à des matchs de lutte. Il hurlait toujours à pleins poumons et déchira même sa chemise Alexander McQueen au moment de la défaite de Jimmy Jo Garvin. Flairant le coup de pub, la IWS l'appela au début de l'automne pour lui proposer de prendre part à un match « 45 ans et plus » lors d'une soirée thématique Montréal contre Québec au Unity, rue Sainte-Catherine. Le représentant de la ligue lui spécifia, un peu gêné, qu'il serait le méchant du match, l'adversaire à abattre, l'ultime charogne. Robert ne put refuser une telle offre. Il s'entraîna d'arrache-pied – jusqu'à oublier parfois qu'il avait deux créations à livrer le mois suivant – pour devenir, un soir seulement, le méchant suprême. Sans retenue, sans faux-semblant.

Le soir de l'événement, l'homme de théâtre demanda à être seul dans sa loge malgré les journalistes agglutinés devant l'entrée. Il resta un instant nu devant le miroir à se tâter l'abdomen et à regarder sa peau encore indemne. Il savait qu'à la fin du match il n'aurait rien de cassé, mais son épiderme laiteux serait sans aucun doute recouvert de taches bleuâtres et de stries rosées. Il enleva sa perruque noire, celle qui fait de lui Robert Lepage aux yeux du monde, puis enfila une culotte taille haute qui lui enserrait le bas de l'estomac à la manière d'une gaine. Dans cette grosse couche sur l'arrière de laquelle brillait en toutes lettres son nom de lutteur, le corps imberbe et quelque peu bourreletteux de Robert semblait être celui d'un bébé géant à qui l'on donne à boire à même le pis de la vache. Robert devenait Machine Gun Bobby. Pour terminer sa transformation, il enfila ses bottes de cuir à lacets et son peignoir de soie noir. Il ne s'était jamais trouvé aussi beau. Il se toisa un instant dans le miroir et ne put s'empêcher de réprimer un sourire quand il entendit l'animateur annoncer l'ultime match de la soirée. Le régisseur lui fit signe de se mettre en position devant les portes des coulisses qui s'ouvrirent alors lentement pour le faire apparaître à la face du monde dans un grand nuage de fumée, jambes écartées, poings serrés, torse bombé. Il avança en jubilant sous les huées de la foule. Ici,

aucune manifestation de colère ne pouvait l'atteindre, égratigner son égo créateur. Au contraire, toute cette haine gonflait son assurance, libérait son feu. L'animateur cria le nom de son adversaire que le public scanda durant de longues minutes. Lucius Black Jesus de Montréal était plus grand, plus jeune, plus beau, plus tatoué et plus ferme que Machine Gun Bobby.

Au son de la cloche, Black Jesus empoigna Bobby par la nuque, le plia en deux et lui asséna un *facebreaker* de son genou gauche. La petite pochette de sang que Jesus tenait à la main droite se fendit et laissa couler son liquide rouge sur le menton de Bobby, qui s'essuya en grognant et en montrant ses dents rouge sang au public. Il semblait avoir dévoré un chaton. La foule hurlait de joie. Bobby se précipita dans les câbles pour mieux revenir vers son adversaire et lui porter le classique coup de bélier, mais Jesus, qui maîtrisait particulièrement bien le *back body drop*, le saisit par la taille et le projeta au tapis avant de s'écraser sur lui. Les deux hommes en grosses culottes de spandex s'enlaçaient au sol, leur peau beige et brune se frottant et se heurtant. Bobby voulut se relever, mais Jesus prit sa tête entre ses cuisses musculeuses. Le grand créateur se retrouva alors à genoux, jambes écartées. Machine Gun Bobby était un jouet entre les

mains de Lucius Black Jesus qui lui prodiguait joyeusement la fessée comme à un grand enfant qui aurait commis un péché. La chair pâle et plutôt molle de ses cuisses faisait des vagues et rougissait sous les coups répétés, tandis que sa culotte tentait du mieux qu'elle le pouvait de cacher l'entièreté de sa région scrotale aux yeux des spectateurs de la section VIP. De l'autre côté du ring, le public pouvait contempler le visage joyeux de la vengeance et l'expression de la souffrance. Des projectiles, provenant de toute part, étaient lancés en direction de la scène. Une jeune femme, qui s'était détachée de la foule, tenta d'y grimper armée de sa chaise pliante. On peinait de plus en plus à contenir la cohue.

Le match tirait déjà à sa fin. Épuisé, la peau ruisselante de sueur, Robert tremblait de tout son être. Il fut soulevé par Jesus qui le fit tourner un instant avant de l'achever rapidement par la prise du casse-rein. Robert s'écrasa au sol. L'arbitre compta jusqu'à trois. Le diamant de Québec était brisé, mais heureux. Il avait retrouvé l'exaltation de la scène et rempli à la perfection son rôle de salaud suprême. Il pouvait être fier de lui.

at least we stole the show

SOPHIE MATHIEU

cinq heures pm deux ativans
je marche ne vois pas exactement
où mène la neige une flaque de larmes
mouille mes pieds
bras mous je grimpe aux arbres
les gens à travers la fenêtre
mangent du spaghetti
je ne pleure pas le dimanche

en sandwich dans le métro
de la mayo sur la bouche
le tapis rouge s'étale
ma démarche croche en pyjama
je bois le vin des inconnus
cent piasses de maquillage dans la face
je reste une fille de banlieue
si mon char va mal ma vie va mal

photos éparpillées la vaisselle s'accumule
les mots de ma thérapeute
encadrés sur le mur
c'est lundi soir de scotch
j'embrasse comme je fais du ski
un peu trop vite les jambes raides

l'école ne m'a pas appris
à bien lécher les enveloppes
avec la langue pâteuse
à marcher droit en talons
après avoir enfilé les shots de tequila
à ne pas avaler des anxiolytiques
sous la douche
à gérer la panique des autres
sans l'aide de l'ambulance
à décoller le gruau
du fond des casseroles

quand tout dérape
je download des apps de méditation
pour casser les assiettes
avec plus de tendresse



Le sangue-wish

JASON ROY

Sandwich. C'est un des mots que, petit, je n'arrivais pas à prononcer. L'autre, c'était pamplemousse. Allez savoir pourquoi, je disais « pamplewisse ». Ma mère prononçait, syllabe par syllabe : « pam-ple-mousse ». Je répétais, enthousiaste : « pamplewisse ! » Le genre de souvenir qui se raconte, périodiquement, dans les soupers de famille ou les occasions spéciales. Tout le monde s'efforce de faire comme si ce n'était pas la cinquante-deuxième fois que l'histoire était racontée.

Il m'arrivait donc la même chose avec sandwich.

Maman : « sand-wich. »

Moi : « sangue-wish ! »

Elle souriait et le déposait dans mon assiette. Dans ce temps-là, ils consistaient, les sangue-wishes, en deux tranches de pain blanc. Toujours blanc. Jamais de pain de blé entier qui porte, vous le savez, le nom infâme de « pain brun ». Suivait une tranche de cette chose qui s'apparente au fromage. Le machin presque phosphorescent qu'on retire d'une feuille de plastique et dont la liste d'ingrédients dépasse les dix-huit trucs innommables – aucun n'étant « fromage ».

Dans le sangue-wish il y avait aussi, comme viande froide, selon la dernière virée à l'épicerie, du baloney ou du simili-poulet.

Je me demande si ça existe encore, du baloney. Les tranches de mon enfance étaient rondes, assez épaisses, et elles reluisaient de gras – je suppose que c'était du gras... On ne savait pas trop ce que ça contenait en fait. Du porc ? Du bœuf ? Autre chose ? Ça goûtait le salé, les dents rentraient là-dedans un peu comme dans le fromage en grains, avec un léger rebond. On le digérait souvent pendant deux jours.

Le simili-poulet aussi me paraissait un truc fabuleux. On arrivait à imiter le poulet, à l'aide d'un autre amalgame de dix-huit ingrédients occultes, quelques-uns identiques à ceux de la tranche fromagée orange et brillante. Le splendide progrès humain. Les tranches étaient gluantes : quand tu en décollais deux, des petites lignes de gras s'étiraient entre elles. Du gras de quoi ? Pas de poulet, le « simili » venait forcément annuler cette possibilité. J'aimais m'imaginer que c'était de la viande exotique. On la déguisait ainsi pour ne pas effaroucher les consommateurs. De la colombe. Du perroquet. De l'autruche. On mettait le tout ensemble et on vendait ça en tranches rondes parfaites.

Ma mère n'utilisait pas de mayonnaise ni de moutarde. Non. Chez nous, le sangue-wish, il était au beurre. L'ingrédient fondamental. Le mortier. Le socle. Elle aimait m'expliquer que le beurre était absolument essentiel pour que tout tienne en place, qu'un sandwich pas-de-beurre se désagrégait dès qu'on voulait le soulever. Cette couche de matière grasse et lactée devait être abondante. Bien couvrir le pain, le faire disparaître. Elle se disait, certainement, que c'était plus nourrissant pour nous. Pour réussir l'exploit de beurrer du pain blanc sans le déchirer en miettes, elle sortait le gros bloc du frigo une demi-heure avant d'entreprendre la confection des sangue-wishes. Il ramollissait juste assez. Je revois ses yeux quand elle plongeait le couteau dedans. Je pense, avec le recul, que ça lui procurait une sorte d'orgasme culinaire.

Puis venait la composante « santé » de l'assemblage : la tomate et la laitue. La première, en saison, venait de notre propre potager. Sinon, il s'agissait de celle en vente libre, toujours la moins chère, dans l'étal du rayon des fruits et légumes où les mains de centaines d'individus plongent, palpent, poussent, grattent et tripatouillent. La laitue, elle, ne pouvait être que de la « iceberg ». Cette grosse boule vert pâle un peu fluorescente qui ressemble à un chou et qui ne goûte rien. Ma mère en mettait une feuille, jamais plus. La « iceberg » durait longtemps.

J'ai mangé ce même sangue-wish dans mes lunchs, pratiquement tous les jours, pendant tout mon primaire. Le même.

Tous.

Les.

Jours.

Dès le secondaire, quand j'ai pu faire mes lunchs tout seul, j'ai cessé, avec un soulagement indescriptible, d'en manger.

Le sangue-wish a disparu de mon existence.

Tellement disparu, en fait, que j'avais à peu près oublié toute cette époque de ma vie.

J'ai fini l'université la session passée. À 39 ans. Vous me direz qu'il était temps, mais il n'y a pas d'âge pour se refaire, non ? Ma mère n'a pas pu venir à la collation des grades. Je comprenais. La chimio l'avait beaucoup affaiblie, et elle avait perdu beaucoup de poids. Je ne la reconnaissais presque plus, j'avais l'impression que son corps était devenu une sorte d'hybride. Un visage de vieille dame, une démarche frêle mais une silhouette qui, vue d'une certaine distance, paraissait celle d'une jeune femme. Sans vigueur ni tonus, cependant. J'en éprouvais un malaise anachronique.

Elle était de cette génération où tout le monde, partout, tout le temps, fumait comme des cheminées. Vers la fin, on ne se disait plus rien. Elle avait de la difficulté à s'exprimer. J'étais seul avec elle, lui tenant la main, comme dans les films, quand elle est partie.

Le lendemain, comme un robot, je suis allé à l'épicerie. Je me rendais à moitié compte de ce que je faisais.

Revenu chez-moi, machinalement, je me suis fait un sangue-wish.

Un vrai.

Et j'ai braillé ma vie.



FÉTICHE

THOMAS GENIN-BRIEN

Et tu t'en vas, tu marches
d'un pas plantigrade,
tu t'appliques,
ton pied pose son plein poids sur le pavé,
— tu prends la peine,
tu t'appuies — il s'aplatit complètement
puis se dessarcle, se déplace et se replace
pareillement.

Puis un carrefour et tu t'arrêtes,
tu regardes à gauche, à droite,
encore à gauche, à droite,
et tu traverses.

De plus belle,
plus belges que baltes, plus baltes que basques,
tes jambes s'abattent en cadence et s'ébattent,
brutistes, et tu bats le bitume ;
à chacun de tes pas tu le bats.

C'est le son le plus suave, celui
de tes sourdes semelles au contact
qui toque, le tact
qui choque, l'impact
matraque qui pioche au plancher.

Tu galopes,
tu tapes des bottes,
tricotes
des pans, des pâtés,
tu patines, piétant,
ébréchant la chaussée,
tu y laisses des traces où s'ébrasent
— où j'embrasse —
tes marques de pas imprimées.

Et tu marches, piétonnes,
tu m'empaturones, alanguis ;
je te suis, je te garde à distance,
j'avance et m'arrête à mesure,
j'attends,
je savoure un instant qui ne dure jamais
que le temps de tes jambes.

Tu vas, je vais l'amble ;
à tes trousses,
je tremble, à ta traque,
tes talons qui claquent
m'arpionnent, enchaussonnent
et m'emplâtrent, m'empotent,
tes pattes te portent et m'appâtent
de sorte que j'ai
tout le trouble du monde

à ne pas t'arracher,
te cacher
que j'aimerais tellement tout à trac enfourcher,
m'enchâsser dans tes grandes échasses
et t'aimer.

Puis un carrefour et tu traverses.

Mais voici tout à coup qu'on t'encorne ;
de gauche ou de droite, subitement surgit
un bolide beuglant t'emboutit.

Tamponné, tout ton corps carambole,
hyperbole ;
achevant son mouvement, maintenant se décolle et,
de jatte éculée,
tronçonné,
va se fichier par terre en deux temps
sur le sol.

C'est la vue la plus vive,
la vue de tes jambes éjambées, déjantées se
déchargent,
et tu nages en des flaques, flanquée de tes fûts
de colonne, tes flûtes essouchées.

Ta carcasse carpée me regarde en retour ;
à mon tour.

Oserai-je céder aux attraits
de tes pailles, tes fouailles
et déclarer forfait ?

Il faut prendre son pied
et le prendre à la lettre,
et je suis ce précepte pour peu
que je puisse — à tout prendre —
m'en prendre à tes cuisses.

C'est pourquoi
qu'on en dise, qu'on fasse la moue,
que l'on crie, qu'on me traite de fou :
j'ai retroussé mes manches, j'ai joué mon va-tout
et j'ai pris
tes deux jambes
à mon cou.

Recette coquette d'une blague parfaite

IVÁN PEÑA

Rien ne va plus, rien ne va plus : l'Amazonie devient un énorme Wal-Mart, Jeff Bezos achète l'Afrique au complet et Ginette Reno ne chantera pas au Costco de Trois-Rivières.

Quoi faire lorsque même le confort bizarrement maternel de Ricardo ne suffit plus ? Quand même Trois fois par jour ne nous secoue que du fantasme le plus mou ? Quand même les Recettes pompettes sont devenues indigestes ?

C'est pour ces jours d'impuissance ordinaire que je vous propose une petite blague sans prétention autre que la dignité humaine, facile et rapide à faire pour se remonter le moral et se préparer au pire qui est certainement à venir.

Idéale à déguster juste avant le dernier instant !

Portions : à volonté

Préparation : spontanée

Cuisson : vivante

Conservation : ne vieillit jamais

Ingrédients

- De la haine saignante
- Une tristesse qui noue la gorge
- Un humour noir, un rire jaune et un sentiment d'absurde qui ne rougit pas
- Un gros culot (si vous n'en avez pas sous la main, du front tout le tour de la tête fait aussi l'affaire)
- Au moins deux doigts de jugeote (avec l'intelligence, on peut y aller à la bonne franquette)
- De la folie en poudre et une peur du ridicule à glacer

Préparation

1. Préchauffer le fou rire à médium gras. Garder les mains sales en tout temps; s'il faut se les laver, c'est toujours après.

2. Blanchir la jugeote dans une grande casserole de conscience à ébullition. Laisser mijoter jusqu'à esprit tranquille. Ensuite, la pétrir jusqu'à remise en question. Si cela devient dogmatique, ajoutez-y un grain de sel. Laisser reposer la lucidité ainsi obtenue : elle ne passera jamais date si vous la remuez une fois de temps en temps.

3. Dans une prémisses en stainless, incorporer la haine et la tristesse et touiller dramatiquement jusqu'à ce que désespoir s'ensuive. Juste avant que ça ne tourne au tragique, ayez le culot à portée de main et remuer vigoureusement jusqu'à obtenir une révolte ferme et inébranlable.

4. Dans un contenant à part de la réalité, préparer le comique en mélangeant à dose égale l'humour noir, le rire jaune et l'absurde en vous pinçant sans rire. Laisser mijoter sur un sourire en coin.

5. Maintenant, il faut monter la blague. C'est ici que tout se joue, le détail est dans les proportions :

— Dans un grand moule, déposer une base solide de lucidité (c'est important).

— Élever courageusement mais délicatement la lucidité avec la révolte (déjà, ça goûte un peu l'humanité).

— Napper généreusement de comique (si c'est bien fait, ça reste léger).

— Terminer en décorant allégrement la blague avec un peu de folie en poudre.

6. La servir bien crue en plein dans la gueule et sans trop se prendre au sérieux à tous ceux qui l'ont bien mérité !

Commentaires des abonnés

GadElmaleh : Est-ce que t'as déjà fait cette recette en anglais ?

I.P. : Vous devriez essayer de la faire vous-même cette recette n'est pas un potluck.

RichardMartineau : Moi là, je fais cette recette rien qu'avec la haine saignante et je trouve que j'ai raison.

I.P. : Avez-vous essayé la haine hallal ?

SimonOlivierFecteau : J'aimerais faire cette recette comme souper de Noël et plaire à 1.5 million de baby-boomers. Est-ce que c'est possible ?

I.P. : Non.

MartinMatte : Je n'ai trouvé aucun de ces ingrédients au Maxi. Où dois-je aller pour me les procurer ?

I.P. : Pas au Bangladesh, en tout cas.

Ricardo : Cette recette est délicieuse, mais moi, je remplacerais « Iván » par « Ricardo ».

I.P. : Ça va te coûter cher.

LesGrandesCrues : Si on rajoute un peu de vino à la tristesse, ça donnerait quoi ?

I.P. : Un concept et un foie qui vieilliront très mal.

RachidBadouri : Je fais souvent cette recette avec un accent et en dansant.

I.P. : Ça reste du racisme, Rachid.

HumoristeQuelconqueDeLaRelève : J'aimerais en faire un concept de podcast !

I.P. : Ce serait du jamais vu.

FredDubé : J'ai mis trop de révolte, qu'est-ce que je fais ?

I.P. : Tu changes d'époque.

JustToBuyMyLove : ConcheConche, don't take checké-body.

I.P. : Oui, bonne idée.



[P]

Revue littéraire

lepiet.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.